

# NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

28 avril 2019

Pasteur Régis Joly

## Textes :

Jean 20. 19 – 31

Actes 5. 12 – 16 ;

Apocalypse 1. 9 – 19

## Notes bibliques

<sup>19</sup> Οὔσης οὖν ὀψίας τῆ ἡμέρα ἐκείνη τῆ μιᾶ σαββάτων καὶ τῶν θυρῶν κεκλεισμένων ὅπου ἦσαν οἱ μαθηταὶ διὰ τὸν φόβον τῶν Ἰουδαίων, ἦλθεν ὁ Ἰησοῦς καὶ ἔστη εἰς τὸ μέσον καὶ λέγει αὐτοῖς· εἰρήνη ὑμῖν.

<sup>20</sup> καὶ τοῦτο εἰπὼν ἔδειξεν τὰς χεῖρας καὶ τὴν πλευρὰν αὐτοῖς. ἐχάρησαν οὖν οἱ μαθηταὶ ἰδόντες τὸν κύριον.

<sup>21</sup> εἶπεν οὖν αὐτοῖς [ὁ Ἰησοῦς] πάλιν· εἰρήνη ὑμῖν· καθὼς ἀπέσταλκέν με ὁ πατήρ, καὶ γὰρ πέμπω ὑμᾶς.

<sup>22</sup> καὶ τοῦτο εἰπὼν ἐνεφύσησεν καὶ λέγει αὐτοῖς· λάβετε πνεῦμα ἅγιον·

<sup>23</sup> ἂν τινῶν ἀφῆτε τὰς ἁμαρτίας ἀφέωνται αὐτοῖς, ἂν τινῶν κρατῆτε κεκράτηνται.

<sup>24</sup> Θωμᾶς δὲ εἷς ἐκ τῶν δώδεκα, ὁ λεγόμενος Δίδυμος, οὐκ ἦν μετ' αὐτῶν ὅτε ἦλθεν Ἰησοῦς.

<sup>25</sup> ἔλεγον οὖν αὐτῷ οἱ ἄλλοι μαθηταί· ἐώρακαμεν τὸν κύριον. ὁ δὲ εἶπεν αὐτοῖς· ἐὰν μὴ ἴδω ἐν ταῖς χερσὶν αὐτοῦ τὸν τύπον τῶν ἤλων καὶ βάλω τὸν δάκτυλόν μου εἰς τὸν τύπον τῶν ἤλων καὶ βάλω μου τὴν χεῖρα εἰς τὴν πλευρὰν αὐτοῦ, οὐ μὴ πιστεύσω.

<sup>26</sup> Καὶ μετ' ἡμέρας ὀκτὼ πάλιν ἦσαν ἔσω οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ καὶ Θωμᾶς μετ' αὐτῶν. ἔρχεται ὁ Ἰησοῦς τῶν θυρῶν κεκλεισμένων καὶ ἔστη εἰς τὸ μέσον καὶ εἶπεν· εἰρήνη ὑμῖν.

<sup>27</sup> εἶτα λέγει τῷ Θωμᾶ· φέρε τὸν δάκτυλόν σου ὧδε καὶ ἴδε τὰς χεῖράς μου καὶ φέρε τὴν χεῖρά σου καὶ βάλε εἰς τὴν πλευρὰν μου, καὶ μὴ γίνου ἄπιστος ἀλλὰ πιστός.

<sup>28</sup> ἀπεκρίθη Θωμᾶς καὶ εἶπεν αὐτῷ· ὁ κύριός μου καὶ ὁ θεός μου.

<sup>29</sup> λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς· ὅτι ἐώρακάς με πεπίστευκας; μακάριοι οἱ μὴ ἰδόντες καὶ πιστεύσαντες.

<sup>30</sup> Πολλὰ μὲν οὖν καὶ ἄλλα σημεῖα ἐποίησεν ὁ Ἰησοῦς ἐνώπιον τῶν μαθητῶν [αὐτοῦ], ἃ οὐκ ἔστιν γεγραμμένα ἐν τῷ βιβλίῳ τούτῳ·

<sup>31</sup> ταῦτα δὲ γέγραπται ἵνα πιστεύ[σ]ητε ὅτι Ἰησοῦς ἐστὶν ὁ χριστὸς ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ, καὶ ἵνα πιστεύοντες ζωὴν ἔχητε ἐν τῷ ὀνόματι αὐτοῦ. (Jean 20. 19-31 BGT)

Il était tard ce jour là, le premier des sabbats, et les portes ayant été fermées là où se tenaient les disciples – par peur des Juifs – Jésus entra et se tint au milieu, et il leur dit (au présent) : « Paix à vous ! »

Ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples se réjouirent donc en voyant le Seigneur.

Il leur dit alors à nouveau : « Paix à vous ! De la même manière que le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Et ayant dit cela il souffla dedans et il leur dit (au présent) : « Recevez le Saint-Esprit. » Si, à certains, vous remettez les péchés, il leur ont été remis ; si à certains vous les saisissez, ils ont été saisis. Mais Thomas, l'un des douze, celui appelé Didyme, n'était pas avec eux quand Jésus vint. Les autres disciples lui disaient donc : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais il leur dit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous et si je ne jette pas mon doigt dans la marque des clous et si je ne jette pas ma main dans son côté, je ne croirai vraiment pas ! » Et huit jours plus tard, ses disciples étaient à nouveau à l'intérieur, et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes ayant été fermées, il se tint au milieu et dit : « Paix à vous ! » Alors il parle à Thomas : « Porte ton doigt ici et vois mes mains ; porte ta main et jette la dans mon côté ; ne deviens pas incroyant mais croyant. » Thomas répondit et lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit (présent) : « Tu t'es mis à croire parce que tu m'as vu ? Heureux ceux qui ne virent pas, mais qui crurent. » D'un côté, Jésus a produit beaucoup de signes (c'est-à-dire d'autres) devant les disciples, lesquels ne sont pas écrits dans ce livre. Ceux-ci, d'un autre côté, ont été écrits où vous croyez que Jésus est le l'Oint, le Fils de Dieu et où, en croyant, vous possédez la vie en son nom.

## Présentation de l'évangile

On a beaucoup écrit sur le quatrième évangile, mais sans réussir à trouver un consensus sur la plupart des sujets ! Quoi qu'il date un peu, je recommande le livre d'Oscar Cullmann Le milieu johannique<sup>1</sup> pour situer les enjeux de la recherche sur la date, le lieu et l'auteur ou les auteurs. J'apprécie particulièrement l'honnêteté intellectuelle qui lui permet de dire les différences de style et même de pensée au fil du texte, tout en reconnaissant son unité et sa cohérence. Il fait très justement remarquer que nos tendances à relever ces différences peuvent provenir d'un décalage culturel entre la Palestine du début du christianisme et le monde occidental contemporain. Un point important du débat portant sur le rapport au gnosticisme, je me permets de glisser ici une suggestion personnelle : et si l'auteur (les auteurs) était vraiment, d'un bout à l'autre, un adversaire de la gnôse. Il me semble que nous faisons un peu vite l'assimilation du gnosticisme et de la mystique ! Il y a des aspects de la piété propre à cet évangile qui pourrait se rapprocher d'une influence des cultes à mystère, comme il pourrait y en avoir eu dans certains mouvements du judaïsme marginal. A ce moment, le conflit entre certaines parties antignostiques et d'autres très mystiques tombe. Il y a simplement un refus de ce courant de recevoir le cadre philosophico-théologique gnostique, tout en conservant une piété particulière.

Pour bien situer notre texte, je voudrais mettre en évidence l'un des rares points de consensus des spécialistes sur cet évangile : le chapitre 20 a constitué une première conclusion du livre, avant que le chapitre 21 ne soit ajouté. Pourquoi, comment ? Peu importe. Remarquons simplement que ces récits d'apparition du Ressuscité sont venus conclure le récit du ministère de Jésus, avec la ferme intention de souligner sa divinité (voir le prologue) et sa résurrection, sur lesquelles il fonde la foi.

## Quelques éléments remarquables et pistes homilétiques

- L'emploi des temps et modes de conjugaison

S'il y a bien une chose dont il faut se méfier dans un texte traduit du grec ancien, c'est des variations de conjugaison. Les temps du grec ne correspondent pas exactement à ceux que nous employons en français. Tout particulièrement, une nuance légère dans notre langue est, au contraire, extrêmement importante en grec : la durée. Une action au passé simple est une action ponctuelle, alors qu'à l'imparfait elle a une certaine durée ou elle se répète plusieurs fois. Pour le grec, ce point est d'une importance capitale ! Par exemple, le présent et

---

<sup>1</sup>Neuchâtel – Paris : Delachaux et Niestlé, 1976

l'imparfait sont utilisés avant tout pour cette idée de durée, alors que l'aoriste (le plus proche de notre passé simple) indique la brièveté ou la soudaineté. C'en est au point qu'à l'impératif, on utilise l'aoriste pour une action future mais ponctuelle, alors que le présent sera réservé à une action ou un état permanent ou répété.

Dans notre texte, l'auteur joue à plusieurs reprises avec les temps, et il me semble bien le faire du fait de cette notion de durée. C'est le cas pour deux paroles de Jésus. La première fois qu'il dit à ses disciples « la paix à vous ! », alors que tous les autres verbes sont au passé (aoriste ou parfait), l'auteur utilise ici le présent. Bien sûr, on pourrait penser à une erreur de copiste si cela n'arrivait qu'une fois, mais cela se reproduit quand il dit « recevez le Saint-Esprit ». Comme s'il s'agissait de souligner que Jésus leur disait toujours « la paix à vous », ainsi que « recevez le Saint-Esprit ». Pourtant, on voit bien par les reprises au verset qui suit que cela faisait aussi partie du récit au passé. Quel que soit le motif pour lequel le présent a été introduit en ces deux occasions, nous pouvons nous interroger sur ce que cela peut nous faire découvrir de la permanence de la paix (shalom) du Christ et de la réception de l'Esprit : peut-être faut-il les recevoir constamment, comme une bénédiction sans cesse renouvelée.

Un autre temps important, qui n'existe pas en français, est le parfait. Il exprime une action passée dont les conséquences se maintiennent au présent. Jésus en use pour parler de la façon dont le Père l'a envoyé « comme le Père m'a envoyé – et je suis encore envoyé – moi aussi je vous envoie ». Nous ne sommes donc pas envoyé dans le monde de manière ponctuelle, pour un CDD, mais de manière permanente. Nous recevons de notre Seigneur une mission, un envoi, et elle est sans date limite de validité. Le parfait joue aussi un rôle important dans la notion de péché remis ou retenus. J'y reviendrai un peu plus loin et, surtout, dans la prédication.

- Vers quoi ou qui Jésus souffle-t-il ?

Étonnamment, même si la traduction traditionnelle de ce texte affirme que Jésus souffle sur ses disciples, le texte est loin d'être aussi clair. En mot à mot, il dit « ayant dit ceci il souffla dans et il dit (au présent) à eux ». On pourrait facilement considérer que le complément d'objet des deux verbes est le même « eux », donc les disciples. Ce qui contraint à une certaine réserve, c'est le changement de temps. Souffler dans (ou sur) est un acte ponctuel et passé, puisqu'à l'aoriste, et dire est un acte permanent, puisqu'au présent.

Le souffle sur les disciples peut facilement être perçu comme quelque chose de plus ou moins individuel. Par contre, si l'on garde le verbe sans complément d'objet, il est possible d'envisager que Jésus ait agi symboliquement : il manifeste que le Souffle de Dieu est répandu entre les disciples, ou au milieu d'eux, et que c'est à eux de s'en saisir, personnellement et collectivement.

- Recevoir activement le Saint-Esprit, ça veut dire quoi ?

Quand Jésus dit « recevez le Saint-Esprit » cela s'exprime dans notre texte avec un verbe très intéressant ! Il n'exprime pas l'idée de laisser quelque chose venir à soi, mais plutôt la réception active de ce qui est offert. En un sens, si le Souffle divin est répandu dans la communauté des disciples, ce serait à chacun et à l'Eglise comme une entité collective de se saisir de ce qui est là, à portée de main, mais qui demande de notre part un choix et un acte de foi. Allez donc trouver une quelconque certitude que vous vous êtes bien emparé d'un souffle ! Peut-être est-ce là une interprétation possible du présent quand Jésus dit à ses disciples de recevoir ce Souffle : nous avons à nous en saisir encore et encore, tout au long de notre service de l'Evangile.

- Jésus montre ses mains et son côté à tous, puis à Thomas : voir ou croire ?

Il m'est si souvent arrivé d'entendre commenter ce passage pour critiquer Thomas le Jumeau ! Pourtant, si l'on se donne la peine d'y regarder de plus près, Jésus a aussi montré ses mains et son côté aux autres disciples lors de sa première venue dans leur lieu clos.

Alors soit Jésus donne à penser que d'autres viendront après les premiers disciples, et qu'ils ne pourront croire que sans aucun signe tangible, soit il vise quelqu'un d'autre. Pour ma part, j'aime beaucoup le mille-feuilles interprétatif de nos frères et sœurs Juifs. Et, ici comme ailleurs, il me semble que le silence du texte sur l'identité

de « ceux

qui n'ont pas vu et qui ont cru » nous permet de belles ouvertures. Je tiens particulièrement à en souligner une : les premières personnes à avoir vu le Ressuscité étaient des femmes, celles que l'on a appelées les apôtres des apôtres. Serait-il possible que Jésus souligne ici la foi de ces femmes qui n'ont pas vraiment su, qui ne l'ont même pas vraiment reconnu sur le moment, mais qui ont osé aller voir les douze pour leur annoncer la résurrection du Messie ? Pour ma part, je le crois ! Et je pense que l'auteur (ou les auteurs) de cet évangile un peu plus tardif étaient déjà confronté à une mise à l'écart des femmes dans les premières communautés.

- Retenir ou remettre les péchés, par quelle autorité ?

Je ne vais pas spécialement développer cette partie, puisque je la reprendrai dans la prédication. Je relève particulièrement la spécificité des conjugaisons utilisées : pour le fait de remettre les péchés à quelqu'un (comme on remet une dette) ou de s'en saisir fermement, les verbes sont au subjonctif aoriste actif. Autrement dit, il s'agit d'actions ponctuelles, mais hypothétiques. Par contre, l'affirmation « ils ont été remis/saisis fermement » est à l'indicatif parfait passif. On parle donc ici d'action qui a réellement eu lieu dans le passé et dont les conséquences sont encore bien présentes.

Mon hypothèse : « Si vous deviez remettre ou retenir les péchés de quelqu'un, c'est qu'ils ont déjà été remis ou retenus auparavant. » Et le tout est de s'entendre sur qui a déjà remis ou retenu !

- La différence d'intensité dans le mouvement, entre les paroles de Thomas et de Jésus

Je ne vais pas développer ce point, qui demanderait une analyse approfondie du texte du point de vue narratif, mais je tiens à souligner que Thomas parle de « jeter » son doigt ou sa main dans les plaies de Jésus, alors que ce dernier lui propose de les approcher. Il reprend pourtant le même verbe « jeter » à la fin, en disant à Thomas d'approcher sa main, puis de la jeter dans son côté.

La puissance des émotions du disciple le pousse à un langage pour le moins énergique, alors que Jésus le ramène à plus de calme, d'apaisement, par ses paroles. Du coup, la reprise de « jeter » à la fin peut être tout autant une acceptation du besoin d'acte passionné chez Thomas qu'une gentille moquerie pour lui faire sentir, une fois apaisé, tout ce qu'il y avait de violent dans son propos.

A moins que cette violence ne soit reprise ici, une fois maîtrisée, pour indiquer qu'elle n'est pas mauvaise en soi ; le tout étant de reconnaître la personne de l'autre ! En « jetant » son doigt ou sa main pour simplement répondre à sa pulsion intérieure, Thomas ne prenait pas en compte le risque de faire mal ou de violer l'intégrité physique du Ressuscité ! La violence qui est en nous peut avoir son utilité, même dans la spiritualité, tant qu'elle reste maîtrisée et qu'elle ne vient pas se mettre en travers de nos relations à autrui.

- Devenir croyant ou incroyant : un choix ?

Après en révélant sa réalité à Thomas, Jésus lui dit : « Ne deviens pas incroyant, mais croyant. » La foi serait-elle donc liée à un acte de volonté ? Qui peut choisir de croire ?

Bien sûr, il faut nous empresser de relever que tout commence à l'initiative du Ressuscité qui appelle son disciple à la foi. Mais puisqu'il le fait par une telle exhortation, nous ne pouvons pas laisser de côté le rapport entre foi et volonté. Le plus simple étant sans doute de retrouver les principaux éléments de ce qu'est le fait de croire.

Contrairement à ce que certains ont pu affirmer au fil des siècles, il semble bien que la foi à laquelle nous sommes appelés ne soit pas l'adhésion à un credo ou à une théorie philosophique, mais bien plutôt un rapport, une relation à Dieu qui se révèle. Mon professeur de dogmatique, il y a bien longtemps, nous ramenait pour cela au langage de Jean Calvin. A son époque, on ne disait pas « foi » mais « fiance ». Et de cette racine nous sont restées la *confiance* et les *fiançailles*. Voici deux aspects d'une relation : faire confiance à autrui et s'engager envers l'autre par la promesse. On résume parfois ces deux aspects en parlant de donner sa foi à une personne. Pourquoi devrait-il en être autrement pour Dieu ?

La relation a été commencée par Dieu, qui dès la nuit des temps nous appelle dans son Alliance par amour de nous et nous invite à l'aimer en retour. Lui donner notre foi, que nous voyions clairement ou non, implique de choisir la

confiance malgré le doute (nécessaire et vivifiant) qui occupe notre raison et nos tripes !

Je relève encore qu'il ne s'agit pas de passer du noir au blanc. Jésus dit : « Ne deviens pas ». Etre ou non dans la foi, cela relève du choix de faire confiance et de s'engager, mais comme cet homme des évangiles nous pouvons dire « Je crois, viens au secours de mon incrédulité. » Nous sommes des croyants en devenir, pas des êtres pétris de certitudes qui n'ont plus aucune question à se poser...

- Fonder sa foi sur le récit des signes choisis par l'auteur

Il est étonnant de lire que l'auteur a sciemment choisi certains signes dans la vie de Jésus pour inspirer et soutenir notre foi. Il peut arriver que l'on se demande pourquoi tel ou tel évangéliste a privilégié un événement plutôt qu'un autre, ou pourquoi il le raconte de manière différente. L'auteur de l'évangile selon Jean n'hésite pas une seconde à nous dire ses motivations. Nous voyons bien là que les érudits qui nous disent les raisons pour lesquelles nous avons plusieurs récits de la vie de Jésus ne s'appuient pas juste sur des suppositions. Ce texte n'a pas d'autre ambition (au moment où il est rédigé) que d'être un *lieu de foi*.

Je ne suis pas sûr qu'il soit possible de bien expliquer ce que cette expression veut dire ! Je dirais même que je ne le souhaite pas ! Nous sommes simplement exhortés à habiter ces récits avec notre *fiance*, comme des lieux qui nous appartiennent et où nous pouvons revenir quand nous ne savons plus trop sur quoi se fonde notre foi. Au-delà des grandes disputes théologiques qu'ils ont suscitées, il me semble que les réveils du 19<sup>e</sup> siècle ont un intérêt tout particulier : ils nous invitent à investir subjectivement les récits des Ecritures, à commencer par ceux des évangiles, et à nous laisser toucher par eux au point de nous donner la motivation nécessaire à la reprise d'une relation de confiance avec un absent que l'on ne peut ni voir, ni toucher...

## Prédication

### Introduction

Voici un texte qui a longtemps divisé catholiques et protestants sur la question du pardon donné par l'Eglise. Et nous aurions tort de simplifier ce sujet en une opposition de type noir et blanc, puisque Luther lui-même a très longtemps hésité à conserver à ce qu'il appelait la « pénitence » un statut de sacrement. Entre autres du fait de ce texte, et de bien d'autres réflexions (dont certaines étaient tout simplement d'ordre existentiel), il était très sensible à cette idée que ce sont les croyants rassemblés – autrement dit l'Eglise – qui pouvaient remettre ou retenir les péchés des personnes.

Avec le grand retour de la confession auriculaire dans la tradition catholique, que pouvons-nous dire honnêtement en tant que protestants ? Il n'est pas question d'écarter ce texte en arguant qu'il aurait été rajouté ultérieurement ou transformé au fil des siècles. Nous ne sommes pas Dieu pour choisir quel texte de la Bible peut – ou non – faire autorité. Par contre, nous aussi nous avons le Saint-Esprit pour interpréter les Ecritures et en formuler le message pour aujourd'hui.

Pour ma part, je tiens à coller le plus possible au texte biblique, mais en le prenant d'un point de vue subjectif. Je ne veux pas parler ici de subjectivité comme d'un flou ou en m'autorisant des à peu près. Je souhaite que nous nous rappelions que la Parole de Dieu s'adresse à nous dans la Bible et dans la prédication en tant que personnes qui ne sont pas les observatrices de leur vie, mais les actrices. Que nous dit ce passage à nous, comme sujets, ici et maintenant ?

Alors nous allons aborder cette question des péchés remis ou retenus par les disciples rassemblés en considérant ce qui s'accomplit vraiment dans la proclamation du pardon. Nous pourrions ensuite nous poser la question de qui pardonne. Et nous finirons par la question de la gérance de la grâce de Dieu ; question qui marque l'une des plus grandes différences entre les catholicismes et les protestantismes.

Une précision encore, avant d'entrer dans le vif du sujet : le texte ne parle pas de pardon précisément. Il parle de péchés qui sont remis, comme on remet une dette. Il y a là un écho des textes dans lesquels Jésus donne le Notre-Père à ses disciples. La prière dit, textuellement, « remets-nous nos dettes, comme nous les remettons

aussi à tous nos débiteurs ». Mais comme Jésus commente cela, il parle clairement du pardon des péchés. Voici comment ces deux notions se retrouvent associées dans la tradition chrétienne. Ici, l'opposition est d'autant plus forte que l'opposé de la remise de dette (des péchés) est le cramponnement. Pardonnez-moi ce barbarisme : il permet d'illustrer le geste évoqué par ce verbe que nous traduisons par retenir. Concrètement, il évoque l'idée de saisir avec force, de se cramponner à des anses ou des poignées.

### 1. La proclamation rituelle accomplit ce qui est déjà fait (mariage, baptême, déjà et pas encore, etc...)

Un thème m'a paru très éclairant quand j'ai découvert la théologie. Il s'agit du déjà et du pas encore. Il ressort particulièrement des textes pauliniens que de nombreuses réalités spirituelles sont déclarées comme accomplies, et pourtant comme devant se réaliser dans l'avenir, voire à la fin des temps. La toute première de ces choses étant le salut ! Nous sommes sauvés en Jésus-Christ, mais nous devons aussi œuvrer à notre salut qui ne sera manifesté qu'au jour du Seigneur...

Il me semble que l'idée d'une proclamation du pardon soit du même ordre. Lors d'une séance de formation pour prédicateurs laïcs, une personne m'a demandé : « Si Dieu a tout pardonné en Christ, il y a 2000 ans, pourquoi continuons-nous à demander pardon dimanche après dimanche ? Elle avait raison sur le principe. Et pourtant, j'ai bien dû lui indiquer que certains paroissiens viennent au culte pour se libérer encore et encore d'un sentiment de culpabilité tenace.

Même si cela n'apparaît pas clairement dans nos traductions françaises, il y a quelque chose dans notre texte qui peut nous éclairer sur ce point. La conjugaison utilisée, qui n'existe pas en français, souligne que quand les disciples remettront les péchés ou les retiendront, ils auront déjà été remis ou retenus auparavant. L'auteur semble nous dire que ce n'est pas la décision des disciples qui provoquent le pardon ou non des péchés, mais plutôt que c'est le fait qu'ils aient été pardonnés ou retenus précédemment qui détermine la possibilité pour les disciples de les remettre ou non.

En un sens, c'est un peu comme pour tous les actes de proclamation officielle, que ce soit en Eglise ou dans la société. Quand nous déclarons la naissance d'un enfant à l'état-civil, ce n'est pas cela qui le fait naître, n'est-ce pas ? Pourtant, s'il n'était pas inscrit, il n'aurait pas d'existence légale... La déclaration est nécessaire, même si elle ne fait que confirmer ce qui est déjà accompli. On pourrait dire la même chose pour la conjugalité. Quand un couple passe devant l'officier d'état-civil pour un mariage ou devant un juge pour un PACS, les deux se sont déjà mis d'accord bien avant la cérémonie. De fait, la célébration publique n'accomplit rien, mais elle donne une dimension public et officielle à ce qui a déjà été fait dans l'intimité de deux cœurs...

Peut-être pouvons-nous mieux discerner ici ce qui a tant fait hésiter Luther : il est parfois nécessaire que ce qui existe dans le secret du cœur soit proclamé et publié. Le pardon donné par Dieu en Jésus-Christ peut avoir un impact, non seulement sur la personne repentante, mais aussi sur la communauté dont elle fait partie. Comment pourrait-on maintenir un jugement, de la colère ou du mépris quand Dieu lui-même a pardonné ?

Sans compter qu'il y a quelque chose qui peut s'accomplir dans nos profondeurs lors d'une proclamation rituelle. Tout comme lors d'un baptême de croyant, on s'aperçoit que la personne s'approprie soudain avec beaucoup plus de force l'appartenance à la famille qu'est l'Eglise, il arrive que certaines personnes aient besoin d'une parole officielle et solennelle pour se saisir du pardon de Dieu et se pardonner à soi-même. Soyons honnêtes, n'est-ce pas une part importante de l'accompagnement pastoral ? Il y a bien une pratique proche de la confession auriculaire dans le secret du bureau des pasteurs... Et dans certaines Eglises, il arrive que cela se fasse publiquement, lors d'un culte. Bien sûr, on peut remarquer tout ce que cela a de violent du point de vue affectif, mais il semble que l'appropriation subjective de la certitude d'être pardonné soit d'autant plus forte.

### 2. Remis ou cramponnés par Dieu ou par moi-même ?

Maintenant, si les péchés sont remis ou cramponnés avant que les disciples n'aient l'occasion de le faire à leur niveau, la grande question est de savoir qui les remet ou les retient en premier ? Serait-ce Dieu ? Ou peut-être la personne repentante elle-même ? Ou alors la victime ?

Pour

ma part, j'aimerais dire ma conviction que le pardon de Dieu est toujours premier. Jean-Baptiste, désignant Jésus à ses disciples, le présente comme « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». En Jésus-Christ, tout péché est pardonné, que ce soit depuis 2000 ans ou depuis la nuit des temps ne fait pas une grande différence pour nous. En Christ, Dieu nous a pardonné une fois pour toutes. Il n'y a donc rien à retenir à ce niveau-là, rien à quoi l'on puisse se cramponner : par l'événement de Pâques, tout ce qui nous condamnait a été effacé, que ce soit du passé, du présent ou de l'avenir.

Ceci dit, nous ne pouvons pas nous contenter de discerner un seul niveau d'interprétation. Même si tout est accompli en Dieu et en Christ, la réalité humaine et subjective de notre vie fait que parfois apparaît un écart important entre ces affirmations bibliques et ce que nous vivons au plus profond de notre être intérieur... Si nous voulons bien saisir tout cela, il est important de se rappeler ce qu'est le pardon, fondamentalement. Il s'agit de ce qui se passe quand une personne qui nous a fait du mal le regrette et vient nous dire son mal-être en nous demandant de l'en libérer par bonté, gracieusement, par don. Bien sûr, pour que ce pardon accomplisse quelque chose dans la relation entre les personnes concernées, il faut qu'il y ait une rencontre émotionnelle, que les « entrailles soient émues de compassion » pour reprendre une expression des évangiles. On peut toujours dire « je te pardonne », mais si le langage corporel et affectif ne soutient pas l'affirmation, cela ne change pas grand-chose ! Voilà pourquoi, au-delà du pardon accompli en Jésus-Christ, il me semble pouvoir dire que nous avons besoin du pardon de nos frères et sœurs humains.

De fait, si la personne à qui j'ai fait du tort ne parvient pas à me pardonner, il n'y a guère de chances que je parvienne à me saisir du pardon moi-même. De la même manière, si un groupe humain manifestant l'Eglise (une Eglise locale) ne peut pas s'accorder pour pardonner à quelqu'un qui a été rejeté par la majorité, on imagine mal comment un célébrant ou un conseil presbytéral pourrait se permettre de dire à cette personne : « tu es pardonné ».

### **3. L'Eglise et la religion ne sont pas les gérants de la grâce, mais elles peuvent en être les vecteurs**

De fait, il m'est arrivé d'accueillir et d'accompagner des personnes qui avaient demandé le pardon à une personne, une famille (souvent la leur) ou à une communauté et qui ne l'avaient pas obtenu. Comment une telle personne pourrait-elle trouver la paix ?

Il me semble que c'est ici l'une des richesses de la diversité des Eglises et des ministères. C'est aussi là que se joue toute l'importance de former en théologie les pasteurs et les responsables d'activités dans les Eglises locales. Si l'on ne pouvait discerner les deux niveaux du pardon évoqués plus haut, il ne serait pas possible de le proclamer quand les premières personnes concernées l'ont refusé. Pourtant, nous avons toujours la possibilité de souligner qu'en Christ tout est d'ores et déjà pardonné. A ce titre, nous pouvons aider une personne à s'approprier le pardon de Dieu, même si elle ne bénéficie pas du pardon des humains.

Dans ce sens, même si nous ne pouvons pas – en tant que protestants – nous associer à l'idée catholique selon laquelle l'Eglise serait gérante de la grâce de Dieu, nous pouvons reconnaître qu'elle en est parfois le vecteur. Bien sûr, Dieu peut passer par bien d'autres moyens que nos ministères et nos célébrations rituelles pour faire bénéficier à ses enfants de tous ses dons gratuits. Mais il arrive aussi que ses enfants ne parviennent pas à se saisir de cette grâce qui leur est offerte. Et c'est là que nous pouvons et devons intervenir, en tant que communauté solidaire, pour aider notre sœur ou notre frère à bénéficier de ces dons. Et tout particulièrement du pardon !

Alors que ce soit lors d'une liturgie ou au moyen d'un accompagnement pastoral – ou de toute autre manière – n'hésitons pas à nous appuyer sur la certitude qu'en Christ Dieu nous a tout pardonné. Il a même ôté le péché du monde entier ! Et affirmons le avec cœur, avec toute l'aide des symboles, des paroles et des gestes qui permettent aux enfants de Dieu qui en ont besoin de s'approprier le pardon et de parvenir à se libérer du fardeau de culpabilité qui les empêche de vivre pleinement et librement.

## **Conclusion**

Et, d'un point de vue personnel, n'oublions pas que, quand nous ne laissons pas le Seigneur accomplir dans notre

cœur le pardon en faveur de « ceux qui nous ont offensés », nous nous opposons à la grâce de Dieu !

Il n'y a aucune raison moralement valable de pardonner ! Mais il y en a une énorme au niveau affectif : alors que nous n'en étions pas dignes, nous avons été pardonnés. Si nous pouvons nous laisser toucher par ce pardon que Dieu nous donne, il pourra déborder sur ceux qui nous entourent et répandre la vie !

Amen !

**Coordination nationale Evangélisation - Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy  
75009 Paris

[evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr](mailto:evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr)